

2. Le fait historique des religions « positives »

Lorsque un regard soucieux de repérer la « *vera religio* » en la distinguant bien de tout ce qui ne l'est pas se dirige non pas sur l'analyse de son concept mais sur sa réalité historique « positive », c'est alors que le choc entre la clarté de cette notion et la distinction de sa définition s'éclate avec le plus d'évidence, nous abandonnant à une *multiplicité phénoménale* apparemment immaîtrisable :

« Il n'y a pas en fait une chose, une essence, appelée Religion ; il n'y a que des phénomènes religieux, plus ou moins agrégés en des systèmes qu'on appelle religions et qui ont une existence historique définie, dans des groupes d'hommes et en des temps déterminés »
[Marcel Mauss, 1904]

La position de Marcel Mauss (1872-1950), le père de l'« anthropologie » française, résume celle des actuelles « sciences sociales ». Pour l'instant, arrêtons-nous donc sur le « fait positif » universellement reconnu : les « religions » qui ont une « existence historique définie ».

3. Trois modes d'unification de la pluralité positive des religions

L'avènement de l'époque moderne coïncide avec la complète prise en charge, de la part de la pensée rationnelle, du fait « positif » de la *multiplicité des religions*. Confrontés à ce simple fait – en soi indéniable – trois choix d'*unification universalisatrice* se présentent :

3.1 L'UNITE DES RELIGIONS POSITIVES EST A SON TOUR UNE RELIGION POSITIVE – donc l'une d'entre elles – car elle est porteuse de tous les traits d'une religion authentiquement universelle. C'est le choix non seulement « religieux » mais positivement *chrétien* de Nicolas de Cuse (XVe siècle) et de la pensée préromantique et romantique des allemands (Lessing, Kant, Hegel, Troeltsch...)

En 1453, l'une des deux dates habituellement choisies pour déclarer la fin du Moyen Age, l'Empire Romain d'Orient chute : les Turcs Ottomans (musulmans) prennent Constantinople et toute idée de « reconquista » et/ou de croisade est à jamais révolue. L'Europe Moderne acquiert ses frontières définitives, et l'idée de la *coexistence pacifique d'une pluralité de religions* voit pour la première fois la lumière : en ce même 1453 Nicolas de Cuse – à l'époque évêque de Brixen – écrit *De pace fidei*, un ouvrage où c'est **le Christ lui-même qui prend parole en prônant la tolérance interreligieuse** en déclarant :

« Le Seigneur, Roi du ciel et de la terre, a entendu les gémissements de ceux qui ont été mis à mort, jetés dans les fers ou réduits en esclavage, et ceux qui ont souffert à cause de la diversité des religions.[...] le Seigneur a eu pitié de son peuple et se plaît, avec le consentement de tous les hommes, à ramener dans la concorde, la diversité des religions à une religion unique et inviolable » [Nicolas de Cuse, *De Pace Fidei* T260]

De pace fidei est écrit sous forme de *dialogue*, conduit sur le fil de la Raison. Ceux qui y participent sont des gens de bonne volonté issus de différents peuples. La foi qui l'inspire est donc que tout dialogue qui librement se déroule « selon la doctrine du Christ » amène nécessairement à la paix. Cette façon d'envisager des *religions* au pluriel, anticipe ce qui est aujourd'hui le pluralisme religieux, même s'il peut nous paraître, de premier abord, contradictoire, l'horizon commun de ce même échange pluraliste étant le Dieu de l'une des religions « positives » ainsi appelées à se parler. Cette idée de Nicolas de Cuse – que la religion chrétienne en toute sa « positivité » représente néanmoins le sommet, et donc l'aboutissement unificateur de toutes les autres religions – sera évoquée et reprise ensuite par la pensée préromantique et romantique des allemands – Lessing : *L'éducation du genre humain* [1780]; Kant : *La religion dans les limites de la simple raison* [1794] ; Hegel : *La vie de Jésus* [1785] , *L'esprit du christianisme et son destin* [1799], *La positivité de la religion chrétienne* [1795]; Troeltsch : *L'absoluité de la religion chrétienne* [1902]...

3.2 – L'UNITE DES RELIGIONS POSITIVES EST A SON TOUR UNE RELIGION, MAIS ELLE N'EST PAS « POSITIVE », ELLE EST LA « RELIGION NATURELLE » – La « Religion Naturelle » est celle qui serait universellement présente au fond du cœur et de la raison de tous les hommes, et que l'on ne pourrait atteindre que si l'on se débarrasse de tous les éléments extérieurs et purement *culturels* qui alourdissent l'esprit des croyants/pratiquants « positifs ». C'est le choix de l'époque des Lumières, où la fonction unificatrice du Christ « universel » dont nous parle Nicolas de Cuse, est remplacée par l'idée « naturelle » de Dieu. L'unification de la pluralité *des* « religions » se fait donc sous le concept abstrait d'une seule et unique divinité, un Etre Suprême que notre raison est censée pouvoir saisir en pleine autonomie, si seulement elle se rend aux évidences phénoménale du monde, ainsi que l'Antiquité classique l'avait fait :

« Quoi de plus manifeste et de plus clair, quand nous avons porté nos regards vers le ciel et contemplé les corps célestes que l'existence d'une divinité d'intelligence absolument supérieure qui règle leurs mouvements ? » [Cicéron, *De la nature des dieux*. Livre II §2, T252]

L'époque des Lumières pose ainsi le « dogme rationnel » de l'existence d'un Dieu dépourvu de toute « positivité » imaginative, historique, culturelle. Mais attention ! Ce qui reste à la suite de ce dépouillement n'est pas tout à fait qu'une simple pensée philosophique, mais bien une *religion* – le *déisme/théisme* – dite « naturelle » au sens où l'idée d'un dieu et celle de la loi morale qui en émane sont considérés comme faisant essentiellement (*a priori*) partie de la nature humaine. (T261, T263)

Il suffit, dit l'adepte de cette religion anti-positive qu'est le théisme, de se mettre à l'écoute de la voix de la Nature pour unifier – *religare* – les hommes dans une seule et unique croyance commune, capable de mettre tous d'accord. Le dialogue chrétien de Nicolas de Cuse laisse donc la place aux *Dialogues sur la Religion Naturelle* de David Hume (T262) qui reprend et développe l'argument « évident » de Cicéron (T252), où est proposée celle qu'on appelle la « preuve cosmologique de l'existence de Dieu » : un Dieu *intelligible* est par là même, pour la Religion Naturelle, un Dieu *intelligent*, agissant à la racine de tout ce qui existe dans le « Cosmos », c'est-à-dire dans le monde en tant qu'Ordre et Harmonie.

C'est l'image du « Grand Horloger » ou « Grand Architecte » de l'univers, si chère à la pensée – *soi disant* « non-imaginative » – du rationalisme des Lumières. Bref, ainsi que les stoïciens dans le cas du comportement vertueux, les penseurs modernes de la religion naturelle sont convaincus que la raison humaine est « naturellement » capable, sans le secours de la révélation ou de la grâce, de poser « analogiquement » les principes d'une *religion universelle*. Il ne s'agit donc que de s'en remettre à la seule raison pour énoncer quelques dogmes, qui seront nécessairement communs à l'humanité entière.

3.2.1 DU DEISME AU THEISME, AU CULTES « POSITIF » DE L'ÊTRE SUPRÊME

La « Religion Naturelle » connaît trois phases historiques.

1) **DEISME** – Au premier degré elle est appelée *déisme*, un terme introduit en France par le protestant Pierre Viret, et qui désigne ceux qui tout en croyant (1) en un Dieu créateur, (2) à la Providence divine et (3) à l'immortalité de l'âme, rejettent néanmoins toute pratique d'un culte extérieur, toute idée de « révélation », et le dogme trinitaire. Rousseau est un adepte « déiste » de la religion naturelle. Dans *La Profession de foi du vicaire savoyard* il énonce trois dogmes : « une volonté anime la nature ; cette volonté est en même temps une intelligence ; il y a dans l'homme aussi une âme volontaire et intelligente ». « Je n'ai pas voulu » disait Rousseau « diminuer la religion : j'ai voulu élaguer pour sauver l'arbre »... mais en réalité le refus « déiste » de toute pratique cultuelle extérieure exprimait le fait que cette vision « religieuse » du monde et de l'histoire était plutôt un système d'idées philosophico/politiques lancé contre la religion des *prêtres* : un anticléricalisme militant. Le déisme apparaîtra donc de plus en plus comme un a-théisme déguisé ; c'est pour cette raison qu'en ôtant à ce terme son alpha privatif, Voltaire et Hume substituent au mot *déisme* celui de *théisme*.

2) **THEISME** – A la différence du déisme, le théisme implique une activité de culte. Tandis que le *déiste* n'est finalement qu'un penseur qui cultive certaines convictions purement théoriques ne changeant rien dans ses comportements moraux « naturels », le *théiste* prône la pratique extérieure d'un culte d' « adoration ».

3) **LE CULTES DE LA RAISON ET DE L'ÊTRE SUPRÊME** – Le *théiste* des Lumières pré-révolutionnaires s'arrête donc juste sur le bord de l'institution de sa propre « religion positive » ; une limite que la Révolution franchira aisément, car elle aura acquis les moyens concrets (politiques et matériels) pour s'y essayer (voir **Annexe I**)

3.3 L'UNITÉ DES RELIGIONS POSITIVES EST UN « FAIT SOCIAL » : LA « RELIGION PRIMITIVE » DE DURKHEIM (CF. ANNEXE II)

Selon cette perspective, l'unité des religions positives n'est pas à son tour une religion, car le seul fait effectivement *positif* dont témoigne une « religion » est la *société* humaine d'où elle émane. La religion est donc en elle-même un *fait purement social* (ni divin ni en général transcendant) et sa fonction est d'unifier non pas d'un côté « Dieu » et les hommes (lien vertical) et de l'autre les hommes entre eux (lien horizontal), mais *seulement* les hommes entre eux. C'est le choix de la « *sociologie* » de Durkheim ainsi que de l'« *anthropologie* » du cité Marcel Mauss, et en général des ainsi dites « sciences sociales » du XXe siècle.

A côté de ce type de choix « positiviste » il faut placer le choix *comtien* d'un positivisme social directement religieux (§3.3.1)

Lorsque l'idée pratico-politique que Robespierre avait de la religion et de sa fonction – « développer le civisme et la morale républicaine », « [re]fonder » la Cité autour de l'idée divine – devient le principe inspirateur d'une « science positive » de l'Homme, le résultat en est la « sociologie » de la religion d'Emile Durkheim.

A la différence de Robespierre toutefois – ainsi que d'Auguste Comte – pour le positiviste Durkheim la vraie destination – le vrai sens – des religions « positives » n'est pas à son tour une religion rationnellement purifiée, car le seul et unique fait dont une religion témoigne aux yeux de la science est pour lui la *société* humaine d'où elle émane.

Bref : la Science *positive* a pour Durkheim la primauté absolue et indiscutée sur les religions positives sur lesquelles elle dirige son regard, et en présence d'un « culte », un « dieu » etc. cette science ne voit que des hommes qui sont en train d'établir et fortifier les liens mutuels qui les soudent en une seule et unique société.

L'unité sous-jacent à la multiplicité des religions positives qui existent dans le monde est alors pensée par Durkheim dans les termes d'une religion non pas « naturelle » mais *primitive*. S'il s'agit de « comprendre » de reconduire à une unité intelligible, la « nature religieuse de l'homme », il faut chercher l'élément commun à toutes les formes que cette même nature a prises au long de l'histoire, et cet élément commun sera, de toute évidence, aussi « simple » et donc « primitif », « essentiel et permanent » que les vérités plus simples et primitives de la géométrie (les « postulats » et les « axiomes ») le sont par rapport aux constructions plus complexes et élaborées, que sur leur bases ont été réalisés. Donc, conclut Durkheim, nous irons chercher la vérité primitive de la Religion... chez les peuples « primitifs ».

3.3.1 LA « RELIGION POSITIVISTE » D'AUGUSTE COMTE (CF. ANNEXE I)

La Foi de Durkheim dans la primauté absolue et indiscutée de la méthode des sciences « positives » sur la voie des *religions* « positives » se situe sur la droite ligne des époques pré-révolutionnaire du *théisme* et révolutionnaire des *cultes de l'Être Suprême et de la Raison*, qui à leur tour avaient débouché dans l'œuvre à la fois philosophique et religieuse du fondateur du « positivisme » Auguste Comte (1798-1857). Ce dernier poussa aux extrêmes conséquences sa vision immanente et « horizontale » de la raison « positive », jusqu'au paradoxe de redresser l'axe... vertical de fonder une « Eglise Positiviste ».